

séparés chez tous les écrivains acceptés pour nos maîtres. Néanmoins, il est ignoré non seulement de la foule, mais encore de la plus grande partie de l'élite. Il est ignoré d'elle parce qu'il lui est impénétrable. J'ai passé des jours en la compagnie de ce penseur passionné. J'ai lu. J'ai relu. J'ai voulu pénétrer. Je me suis efforcé à traduire. D'autres recommenceront cette tâche faite pour tenter les grands courages. S'ils l'accomplissent, je les admirerai infiniment. J'ai emprunté le secours de l'historien de Hello. Mais M. Joseph Serre est enthousiasmé quand il comprend ; et quand il ne comprend pas il proclame que c'est une raison de s'enthousiasmer davantage. Henri Lasserre, qui mit une préface pieuse et riante au livre de *l'Homme*, écrivait avec une belle ironie :

« Il y a dans Hello des hauteurs que je ne puis mesurer et des profondeurs sur le bord desquelles le vertige me saisit. Comprendre c'est égaler, est un mot de Raphaël qu'Hello s'est plu à citer. Et par malheur, je suis loin d'égaliser ». Avouons, nous, que nous sommes loin de comprendre. Et par malheur ce qui échappe, ce n'est pas un détail, c'est la base du système. Que nous ne comprenions pas, c'est beaucoup notre faute, c'est un peu la faute de Hello, mettons que c'est la faute de son génie. Cependant lorsque l'on peut se flatter de comprendre véritablement, on est emporté par l'admiration. Et lorsque, après avoir fréquenté plusieurs heures ce penseur qui n'est point familier, on rentre dans le monde coutumier et banal, on est émerveillé et un peu abasourdi. On a l'impression de quitter un monde supérieur qui n'a que peu de ressemblances avec le monde que nous connaissons et où l'humilité de notre esprit nous fait vivre avec agrément, et qui est fort éloigné de ses frontières. Que serait-ce si nous comprenions tout. Alors, nous ne voudrions plus lire les romans du jour, et les discours des hommes nous sembleraient insipides !

Il fallait donc que Hello fût un isolé. Il devait être un méconnu. Mais il se sentait un héros marqué pour conduire l'humanité vers son destin, et parce qu'on ne faisait point appel à son génie, il souffrait. Il méprisait un peu les hommes pour leur incompréhension ; il n'était pas éloigné de les haïr pour leur sottise. Il tenait que le sort de Dieu était lié au sien, et il eut dit volontiers : « Seigneur, voulez-vous que nous fassions tomber le tonnerre sur ces cités indignes qui refusent de vous recevoir ! » C'est qu'il avait conscience de son génie — il ne sentait pas qu'il était excessif, démesuré, haletant, saccadé, incomplet — et il souhaitait la communion du genre humain à sa pensée. Son exaltation devenait proprement fantastique lorsque, pleurant sur sa misère, il pleurait sur le sort du Grand Homme.

« Il y a sur terre une classe d'hommes dignes d'une charité et d'une compassion tout à fait particulières, et à qui l'on refuse plus qu'à d'autres la compassion et la charité ; c'est la classe de ceux qu'on appelle les grands Hommes. . . .

« ... L'homme est la plus pauvre des créatures. L'homme est accablé de besoins.

« Mais le grand homme est un pauvre auprès duquel il n'en existe pas.

« Le grand Homme a d'abord tous les besoins de l'homme ordinaire, et il les veut plus profondément que personne.

« Puis il a d'autres besoins à la fois plus élevés et plus exigeants, qui crient plus haut et qu'on écoute moins parce qu'on ne comprend pas...

« On ne comprend pas... Hello, cependant, désirait la gloire comme une excitation à remplir sa mission. Il enviait Renan, Victor Hugo qui, disait-il, ont été multipliés par l'admiration, exaltés au point d'avoir fourni tout ce qu'il était possible à leur nature de donner. »

Cette gloire fut refusée à Hello qui fut accordée à Louis Veillot. Ils étaient pourtant les champions de la même cause. Mais le talent de Veillot attirait l'attention du vulgaire bien intentionné que rebutait le génie de Hello. Le génie de Hello était fulgurant, le talent de Veillot était lumineux.

Le temps nous presse de toutes parts. Aurons-nous désormais le loisir de regarder en arrière pour y rechercher les grands hommes que leur époque a méconnus ! Du moins puissent quelques-uns venir parfois vers Ernest Hello. Quand ils retourneront, enchantés des beautés littéraires vraiment rares qu'ils y auront découvertes, ils auront le sentiment qu'ils reviennent d'un lointain voyage dans des régions presque inaccessibles aux mortels, splendides, émouvantes, inquiétantes et qu'on peut être fier d'avoir visitées.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉÂTRES

Les Projets des Théâtres de musique.

Peut-être les lecteurs de la *Revue Bleue* se rappellent-ils l'active campagne que nous avons menée à cette place, la saison dernière, pour la constitution d'un répertoire dans les théâtres lyriques. Aussi simple apparaissait l'idée-mère de ce projet que démonstratif le raisonnement qui nous servait à la reconforter. Depuis trois ans, disions-nous en substance au directeur de l'Opéra-Comique, vous dépensez un effort d'art incroyable et des sommes

importantes pour monter des œuvres modernes qui, presque toutes, à l'exception du *Pelléas* de M. Debussy, aboutissent à des insuccès, parce qu'elles sont trop dénuées d'invention et d'originalité musicales, parce que le public, habitué aux belles choses par la longue et progressive éducation des concerts, sait parfaitement discerner aujourd'hui, en ses lignes essentielles, la qualité d'un poème et d'une musique. Cette éducation des concerts elle-même, qui l'a rendu à juste titre exigeant pour les œuvres nouvelles qu'on lui présente et qui, d'autre part, a été assez efficace pour lui faire abandonner le genre national d'autrefois : cet *opéra-comique* auquel se trouvait accolée l'épithète de français... une telle éducation, disions-nous, a fait de lui un auditeur tout préparé pour les œuvres graves et belles, fussent-elles sévères, du genre lyrique. Et nous ajoutions encore : Il ne s'agit pas ici d'une simple tentative d'art, d'une de ces entreprises où, par avance, l'impresario renonce à tout avantage matériel, comme nous en avons vu dans les *Théâtres à côté*, se contentant d'un bénéfice moral. Il s'agit d'une entreprise qui sera consacrée par le succès et qui « fera de l'argent ».

A cette brève esquisse d'un projet qui, pour les véritables artistes, offrait quelque intérêt, M. Albert Carré voulut bien répondre par une lettre que nous publiâmes ici-même. Il s'y déclarait, nos lecteurs s'en souviennent, pleinement convaincu, acquis à nos idées ; il y constatait la décadence, de plus en plus accusée, de l'ancien genre : opéra-comique, et l'évolution, de plus en plus manifeste, du grand public vers l'art sérieux et grave. Il ne voyait qu'une seule objection à la réalisation de ce beau projet : la constitution d'un répertoire... et c'était la difficulté d'avoir des interprètes assez éclatants pour tenir des rôles d'un tel style ! Mais cette objection, nous l'avions prévue, en soutenant que, si l'on offrait au grand public des œuvres de cette valeur, il attacherait une moindre importance à la virtuosité de l'acteur qu'à la magnificence de l'œuvre, autrement dit qu'il déplacerait son habituel point de vue, pour revenir à une plus saine conception du théâtre, à une sorte d'épuration de son goût, faussé depuis dix ans par les *Théâtres à étoiles*. Tentative intéressante à coup sûr, et qui valait la peine d'être faite par un directeur-artiste et jeune d'idées comme M. Albert Carré !

*
**

Six semaines après ces articles, l'Opéra-Comique nous donnait une reprise d'*Alceste*, ce bel et noble *Alceste*, qui, depuis trente années environ, n'avait pas été joué à Paris. Et ce fut un succès qui dépassa toute attente, la nôtre, et celle du directeur de l'Opéra-Comique. On refusait chaque soir deux

cents personnes... les feuilles de location se couvraient... et comme la pièce avait été donnée en fin de saison, il fallut, pour satisfaire les exigences du public, retarder la fermeture annuelle de l'Opéra-Comique. M^{me} Litwinne tenait le rôle d'*Alceste*. Je ne voudrais pour rien au monde contrister une interprète qui a droit à tous les égards, qui est animée de la plus belle flamme, pourvue d'un superbe organe, très éprise de son art, et qui nous donne une très noble *Alceste*. Mais enfin je demeure convaincu — et, puisque je le pense, pourquoi ne pas l'écrire? — que, dans la satisfaction du public qui se manifestait par une croissante affluence, il entraînait bien autant d'enthousiasme pour la grandiose inspiration du musicien que pour la belle interprétation de l'artiste. Et j'en déduis cette conséquence que, si l'œuvre de Glück avait été interprétée par une tragédienne lyrique moins sûre d'elle, moins éprouvée que M^{me} Litwinne, les amateurs seraient venus quand même écouter la voix du Maître. Prenez garde, car ceci est gros de conséquences ; c'est l'interversion possible du point de vue, qui depuis tant d'années, déforme notre conception dramatique : l'étoile substituée à l'œuvre ! Si quelque éclatante démonstration parvenait à établir la hiérarchie de ces deux éléments essentiels de succès : valeur intrinsèque de l'œuvre d'une part, et rôle de l'interprète, il y aurait un grand pas fait dans l'éducation du public... et il semble bien que ce progrès soit désormais possible. Lorsque nous allons entendre *Théodora*, ou bien telle autre production de ce genre, il est trop évident que nous n'y allons que pour voir M^{me} Sarah-Bernhardt, et la part de l'auteur s'y réduit toute à celle d'un metteur en scène qui dispose de saisissants effets. Mais quand c'est le génie d'un Glück qui parle, il vaut bien d'être écouté pour lui seul, et quand même son interprète ne serait pas rigoureusement à la hauteur du rôle écrasant qu'on lui fait tenir !

L'exemple d'*Alceste* ne fut pas long à produire ses fruits. Nos deux grands théâtres lyriques firent connaître, à l'envi, leurs projets pour la saison qui commence : M. Gailhard annonça, en même temps que le *Tristan* de Richard Wagner, l'*Armide* de Glück, et M. Albert Carré, en même temps que le *Vaisseau-fantôme* du même Wagner, une reprise de *Don Juan* et des *Noces de Figaro*. Voilà qui nous promet une saison intéressante, faite pour compenser l'ennui des deux dernières, l'exaspération causée par tant de musique prétentieuse et vide : ces *Carmélite* et ces *Fils de l'Etoile*, où l'on ne saurait exactement préciser ce qu'il y a de plus artificiel : la musique ou le poème... Rien de plus terrible que la Musique, quand l'ennui s'en dégage ; rien qui se supporte plus malaisément, puisqu'elle est l'art où l'invention a le plus de place, puisqu'elle est inven-

tion de toutes pièces, et que, semblable à la Déesse antique, elle sort toute armée, de pied en cap, du cerveau de son créateur ! Un critique de légendaire mémoire écrivit jadis un article demeuré fameux sur *l'ennui dans la musique*, où il analysait cette catégorie de sensations. Il ne s'abusait pas quant au fond ; mais ses exemples n'étaient pas heureux, puisqu'il citait la *Messe en si min-ur* de Bach et la *Messe en ré* de Beethoven. Les vrais musiciens s'en amusèrent longtemps. Que n'attendait-il, pour écrire son article, les dernières productions lyriques qui furent offertes au public ! Il y eût trouvé la plus merveilleuse matière à ses observations !

*
* *

On peut donc nourrir cet espoir que la prochaine saison lyrique dépassera en intérêt les deux dernières. Du moins tenons-nous aux programmes quelques gages assurés : les noms de Glück, de Mozart et de Wagner. Mais il faudrait encore que les directeurs de nos grandes scènes lyriques fussent bien persuadés de cette vérité, à savoir qu'ils n'auront rien fait de durable pour la constitution d'un Répertoire, tant qu'ils auront associé de façon nécessaire la reprise d'une œuvre consacrée par le temps à son interprétation par une ou deux étoiles de passage. Je me suis assez longuement étendu ici même sur cette intéressante question de *Théâtre à étoiles* ; j'y suis revenu assez souvent, à l'occasion du répertoire lyrique, et à propos de ce même *Alceste*, pour qu'il soit inutile de développer à nouveau des idées — *idées-mères* en matière d'interprétation — qui furent analysées à cette place sous leurs différents aspects. M. Albert Carré, avait bien senti que là se trouvait le point vital de la question, puisque, après avoir reconnu l'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de retenir à son théâtre certains interprètes attirés ailleurs par les conditions exceptionnelles des tournées à l'étranger, il manifestait, dans la lettre publiée ici, cette intention ferme d'essayer dans le rôle d'*Alceste* une interprète, moins éclatante sans doute que M^{me} Litwinne, mais qu'il tenait à sa disposition. Jusqu'alors ce projet n'a pas reçu d'exécution, puisque la reprise d'*Alceste* vient de se faire avec M^{me} Litwinne. Il appartient à M. Albert Carré de tenter l'épreuve. Si elle réussit — et je suis convaincu que la critique aussi bien que le public y apporteront une grande bienveillance — ce sera un précédent pour l'avenir, qui permettra de ne point attendre, pour une reprise du *Don Juan* de Mozart, que M. Victor Maurel veuille bien assurer son concours pour un nombre déterminé de représentations. L'exemple de M. de Reszke à l'Opéra paraît bien fait pour encourager les directeurs en ce sens : on se rappelle, lors des premières représentations de *Sieg-*

frid, l'insuffisance de cette étoile déclinante et fatiguée, insuffisance qui n'avait d'égale que les caprices innombrables et les fantaisies d'un ténor affaibli par l'âge. La direction de l'Opéra s'obstina pourtant à lui maintenir le rôle de Siegfried, et à faire disparaître l'œuvre de l'affiche plutôt que de la confier à un interprète comme M. Alvarez qui ne revenait pas en droite ligne du Nouveau-Monde, mais, du moins, avait pour lui jeunesse et intelligence. Depuis lors, M. Alvarez a fait ses preuves et montré ce dont il était capable.

*
* *

Il faudrait que de tels exemples servissent d'enseignement et que les directeurs de théâtre consentissent à ne point juger les interprètes, à ne pas leur accorder de confiance uniquement sur le nom qu'ils se sont fait à l'étranger. D'un tel point de vue, nous demeurons encore, en France, d'un snobisme incroyable, et la marque de New-York et de Saint-Petersbourg reste un passe-port pour les plus hautes destinées lyriques. Contre une telle routine il conviendrait pourtant de réagir. Il ne faut pas attendre grand-chose en ce sens de l'Académie nationale de musique où une hiérarchisation à outrance et la routine administrative laissent au directeur peu de liberté et d'initiative. Mon invitation s'adresse bien plutôt à M. Albert Carré qui tient en main sa troupe et conserve sur elle une action immédiate. Je suis convaincu qu'il voudra tenter cet effort d'art qui est digne de lui, digne aussi du rôle que son théâtre est appelé à jouer dans la régénération du goût musical en France.

PAUL FLAT.



LA VICTOIRE DU SOCIALISME EN 1893 ⁽¹⁾

Les partis socialistes étaient peu nombreux alors et très divisés ; les syndicats ne renfermaient qu'une minorité de travailleurs ; et pourtant l'idée sociale grandissait chaque jour. Elle s'insinuait lentement dans le peuple, favorisée par les crises industrielles, par les chômages fréquents ; la lutte silencieuse des patrons contre la loi de 1884, contre toutes les lois sociales, fortifiait ces tendances. Les attentats anarchistes, condamnés par les meneurs du socialisme, rencontraient chez les ouvriers une appréciation plus indulgente (2). Dans la bourgeoisie aussi, le socialisme

(1) Extrait de *l'Histoire du mouvement social en France (1852-1902)*, qui paraîtra incessamment chez l'éditeur Félix Alcan.

(2) L'attentat de Vaillant à la Chambre fut bien accueilli dans les faubourgs de Paris. (Leyret. *En plein faubourg*, 1895, p. 253 sqq.)